

# L'Abeille

**de la Nouvelle-Orléans**  
 Journal Hebdomadaire  
 Fondé le 1er Septembre 1827  
 Publié par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, 209 Poydras Street, Nouvelle-Orléans, La.  
 Téléphone Main 4100.  
 Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.  
 Au Louisiana et au Mississippi, par an \$2.00  
 Par les Etats-Unis, un an \$3.00  
 Par mois \$0.50

## Paroles de M. Poincaré

Paris.—M. Poincaré a fait la déclaration suivante au banquet de l'Association des journalistes républicains:  
 "L'Allemagne, par notre entrée dans la Ruhr, a été conduite à nous montrer ce qu'elle aurait voulu nous cacher un peu plus longtemps; elle a été obligée de nous montrer ce qu'elle est réellement. Jamais jusqu'à présent ses gouvernements n'ont désiré sincèrement exécuter le traité, ils n'ont jamais voulu payer les réparations. Ils n'avaient qu'une idée, nous tromper et nous fatiguer."  
 "Quant à nous, que voulons-nous? Deux choses seulement, une indemnité pour nos ruines et être à l'abri des attaques futures. Ni dans la Ruhr ni sur le Rhin, nous ne cherchons autre chose. Mais ce que nous voulons, nous avons l'intention de l'obtenir. Nous ne céderons pas, mais le jour où les yeux de l'Allemagne s'ouvriront à la réalité, et qu'elle sera prête à faire d'honnêtes propositions, nous ne refuserons pas de les examiner."  
 "Nous les examinons cependant, sans conditions préliminaires, sans rien abandonner contre des promesses. Nous avons eu trop de promesses, nous voulons des réalités."  
 "La restauration des régions dévastées est en jeu, ou plutôt l'avenir de la France, la paix de l'Europe et cette paix, pour laquelle nous ne demandons pas un pouce de territoire allemand, cette paix dans laquelle nous cherchons seulement des réparations et notre sécurité, nous sommes résolus enfin à établir sur des fondations indestructibles."

## LES FASCISTES ENNUENT FORTE LES ALLEMANDS

Munich.—Herr Luedicks, un des lieutenants d'Adolphe Hitler, chef des Fascistes allemands, a été arrêté sous accusation de trahison. Lorsqu'il a été appréhendé, il était porteur d'un fort montant d'espèces françaises et américaines, ce qui fait supposer aux autorités que le mouvement fasciste reçoit des secours de l'étranger.  
 De plus une déclaration publiée à la suite de l'arrestation de son lieutenant, Hitler a déclaré que la cause des Fascistes ne recevait pas les subsides de l'extérieur. La source de l'argent trouvé en possession du prisonnier est un sujet d'inquiétude pour le gouvernement bavarois.  
 On a fréquemment accusé la France de fournir des fonds aux Fascistes dans le but de hâter la séparation de la Bavière du Reich germanique.

## L'AVENIR DE L'EUROPE

Paris.—La Revue de Genève a ouvert une enquête sur l'avenir de l'Europe, tout simplement. Souhaitons qu'elle donne des résultats, mais sans trop y compter. L'avenir est sur les genoux des dieux, disaient les anciens; c'est-à-dire qu'il est difficilement prévisible. On le peut admettre même sans faire intervenir les conceptions de contingence et de liberté métaphysiques. La complexité des composantes y suffit, et la possibilité de ces troublantes que sont les génies exceptionnels. Il y a Napoléon et le nez de Cléopâtre, qui défient tous les pronostics. Mais le thème proposé par la Revue de Genève à quelques écrivains de divers pays n'en est que plus avantageux: il permet de développer à volonté quelques idées générales, qui ne peuvent manquer d'avoir un certain rapport avec un sujet si vaste.

## FRANCE-AMERIQUE

Washington.—M. Poincaré et l'ambassadeur Herrick ont signé à Paris les traités entre les Etats-Unis et la France ayant rapport aux mandats du Togo et du Cameroun, anciennes possessions coloniales allemandes en Afrique.  
 On dit que ces accords sont les premiers des mandats de la "classe B" d'après le traité de Versailles à être approuvés formellement par les Etats-Unis. Ils confèrent aux Américains les mêmes droits dans les deux territoires de mandat que ceux accordés aux nationaux des puissances signataires du traité de Versailles.  
 Comme dans le cas du traité de Yap signé il y a un an avec le Japon, l'approbation des Etats-Unis était nécessaire, parce que ce pays tout en étant pas membre de la Société des Nations, par l'entremise de laquelle les droits de mandat sont accordés, réclame cependant une voix dans la disposition des territoires enlevés à l'Allemagne pendant la grande guerre.

## LA PLUIE PAR AVION

Dayton.—Des expériences intéressantes ont lieu actuellement à l'aérodrome de McCook sous la direction du professeur Wilder D. Bancroft de l'Université Cornell et de M. L. Francis Warren.  
 Les aéroplanes, servant aux expériences, emportent dans leurs fuselages du sable fin, chargé d'électricité. Le pilote laisse échapper sur un nuage, par exemple, ce sable électrisé, il en résulte une forte condensation des gouttelettes légères et le nuage se transforme en pluie.  
 Le professeur Bancroft et M. Warren assurent que leur procédé sera très utile pour le commerce par voie aérienne, car il permettra de faire disparaître, disent-ils, les brouillards qui gênent fréquemment le vol des aéroplanes et contribuera ainsi à assurer la sécurité du voyage et des transports.

## MOTS POUR RIRE

Quelle différence y a-t-il entre un maître d'armes, un bijoutier et une couturière? Le maître d'armes parle les coups, le bijoutier parle les coups et la couturière parle et coud.  
 Monsieur est maniaque; sa femme lui dit:  
 — Cher ami, je crois qu'il te faudrait changer de chemise?  
 — Bah! fait Monsieur, attends encore un peu; je suis habitué à celle-ci.  
 Le mariage est l'un des rares jeux où deux personnes peuvent jouer et toutes les deux perdre.

## La Folie Turque

Nous lisons dans le Courrier des Etats-Unis:  
 L'attitude des Turcs n'est pas sans inquiéter l'opinion, dans les pays de l'Europe occidentale.  
 Si les Turcs n'ont pas possédés par le démon de la folie, ils signeraient tout de suite, trop heureux de voir se terminer par un succès espéré la criminelle aventure où ils se sont jetés tête baissée en 1914. Au cours des négociations de Lausanne, ils ont obtenu des concessions dépassant tout ce que prévoyaient les gouvernements occidentaux, y compris le cabinet de Paris. Ils ont bénéficié des plus tristes défections. Lord Curzon lui-même a cédé successivement sur presque tous les points, sur la présence des Détroits dans son portefeuille des Capitulations. Il n'a tenu que des Mossoul et l'exterritorialité de Gallipoli. Et encore propose-t-il de soumettre la question des frontières de Mésopotamie à la Société des Nations. Quant à la France, elle a assisté à la ruine d'une grande partie de ses intérêts traditionnels, moraux et matériels.  
 Pourtant les Turcs ne se tiennent pas pour satisfaits. Ils prennent même une attitude agressive. Veulent-ils déclencher la guerre? Ce serait la pire des folies, car la Turquie elle-même aurait plus à y perdre qu'à y gagner.  
 En vertu du mandat onéreux qu'elle a assumé en Syrie, la France est chargée de veiller sur la frontière d'environ 700 kilomètres, au nord de laquelle sont les Turcs. La région frontalière a une grande importance stratégique: c'est là que passe la voie ferrée qui relie la Turquie à la Mésopotamie.  
 La France a de nombreux musulmans parmi ses administrés et parmi ses soldats. Quand elle dit qu'elle est une puissance musulmane, elle n'entend pas par là qu'elle subjugue et opprime des musulmans, mais bien qu'elle tient compte de leurs justes aspirations et que sa politique lui garantit leur fidélité.  
 La France est aux prises avec une Allemagne violemment hostile. Les dirigeants de cette Allemagne escomptent un conflit général où la Russie combattrait à leurs côtés. Si vaine qu'elle soit, une pareille spéculation contribue à encourager le sabotage dans la Ruhr et la résistance dans le reste du Reich. Or une guerre orientale ne peut pas laisser la Russie indifférente. Les Allemands le savent comme les autres. En voyant qu'on recommence à se battre en Asie Mineure, le public allemand pensera inévitablement que l'incendie va gagner du terrain et que, par quelque détour, il engendrera un affaiblissement de la France et une intervention russe. Si ces conjectures sont chimériques, qu'importe? Les réactionnaires allemands en tireront profit pour leur propagande, selon des recettes qu'ils connaissent bien. Comment l'état-major de Guillaume II n'a-t-il entrepris la volonté de guerre en Allemagne, jusqu'à l'automne de 1918, si ce n'est à coups d'illusions?

## LA QUESTION DE SHAKESPEARE

L'œuvre shakespearienne est-elle réellement de Shakespeare, ou l'obscur comédien de Stratford-sur-Avon ne fut-il que l'homme de paille d'un homme de génie, trop grand seigneur pour ambitionner la gloire littéraire?  
 Cette question passionnée depuis un demi-siècle les érudits anglo-saxons. Aussi les études curieuses du professeur Abel Lefranc, auteur de "Sous le masque de Shakespeare", ont-elles suscité une vive émotion en Angleterre et en Amérique.  
 D'après M. Abel Lefranc, le véritable auteur du théâtre shakespearien ne serait autre que William Stanley, comte de l'actuel lord Derby, collègue de M. Bonar Law au gouvernement britannique.  
 Un groupe de savants anglais vient d'offrir au savant français la vice-présidence d'un comité, fondé à Londres le 6 novembre dernier, sous le titre de "Shakespeare Fellowship", et présidé par sir George Greenwood, avec le colonel B. R. Ward C. M. G. comme secrétaire.  
 Le professeur Abel Lefranc est au milieu des parchemins et des livres. Mais ce n'est point un érudit ordinaire. L'intuition le guide mieux encore que la logique en ses recherches documentaires. C'est un psychologue, en même temps qu'un historien littéraire. Les textes ont pour lui le don magique d'évoquer la physiologie morale de leur auteur.

## UNE TRES VIEILLE CAVERNE INDIENNE

Une caverne indienne qui se dissimule pendant de nombreuses années aux yeux des blancs vient d'être découverte, si l'on peut dire, dans cet immense Nomaque que possède un certain Valentine Hememan, à Boothbay Harbor, Me. La caverne a 40 pieds de profondeur sous le versant d'une colline. Pour y entrer, il faut faire une saut de 15 pieds au bord de cette colline. Les murs sont tapissés de caractères indiens, vieux de plusieurs siècles. Un enchevêtrement de vignes en camoufle l'entrée.

## HEUREUX ESSAI D'UN HELICOPTERE A DEUX PLACES

Dayton.—Un Roumain, nommé de Bethash, dit depuis de nombreuses années travaillant à confectionner un appareil plus lourd que l'air, a fait, aujourd'hui, pour la première fois dans l'histoire de l'aviation, l'essai d'un hélicoptère à deux places.  
 Il a réussi à s'élever tout seul, verticalement, et a tenu de l'ordre d'un mètre, et est redescendu sans difficulté. Il a renouvelé cette expérience plusieurs fois avec deux hommes à bord.

## Pour la Navigation

Washington.—Un bureau météorologique flottant, pour aider à la protection des milliers de personnes et de millions de dollars de marchandises sur mer, est presque considéré comme un fait accompli, par suite de la coopération entre les Etats-Unis et la France.  
 M. Edward H. Bowie, directeur du bureau météorologique des Etats-Unis, est parti de la Nouvelle-Orléans dimanche sur le navire école de la marine marchande française "Jacques-Cartier", qui se rend à Anvers, avec les professeurs Cocytey et Adeline, météorologistes expérimentés, qui font partie des instructeurs du navire école. Pendant le voyage, qui durera 20 jours, le "Jacques-Cartier" servira de bureau météorologique flottant pour les gouvernements des Etats-Unis et de France. Il enverra de tous les côtés, par radio, deux fois par jour, les résultats de leurs observations pour l'usage de tous les navires qu'ils pourront atteindre.  
 Le major Bowie et ses collègues français, faisant le voyage, ont l'intention de faire fonctionner leur bureau flottant comme fonctionnent ceux de Washington et de Paris.  
 Les opérateurs du radio reçoivent de tous les navires avec lesquels ils sont en communication des renseignements sur le vent et la température. A 10 heures 30 du matin et le soir, la puissante station de radio de la marine des Etats-Unis leur enverra des renseignements des Etats-Unis et du Canada, et la station de la tour Eiffel à Paris les renseignements d'Europe.  
 Les fonctionnaires du bureau météorologique américain espèrent que ce service deviendra permanent grâce à la coopération des Compagnies de navigation du nord de l'Atlantique.

## FRERE ET SOEUR

On sait combien, pendant la guerre, la reine Sophie de Grèce, sœur de l'empereur Guillaume, rendit à la cause allemande de services. Il est curieux d'apprendre, par un ouvrage qui fait en ce moment beaucoup de bruit en Allemagne, que "Souverain" du comte Waldersee, le "Guillaume II et sa sœur ne furent pas toujours aussi bons amis que pendant la guerre. Waldersee raconte qu'à la date du 18 décembre 1890 il reçut la visite de son souverain qui se trouvait en proie à une agitation extrême. La princesse héritière de Grèce, la princesse Sophie, en séjour à Berlin, venait d'avoir avec l'impératrice régente une discussion violente au sujet du chagrin de l'impératrice quel s'apprêtait la princesse qui devait régner un jour sur la Grèce. Le débat avait été si vif et la princesse Sophie avait tenu, très énergiquement à sa belle-sœur, que celle-ci, qui était enceinte, venait de donner naissance, trois mois trop tôt, à un jeune prince (le prince Joachim). L'empereur parlait avec indignation de sa sœur et de sa mère, l'impératrice Frédéric, qui avait pris la part de la princesse Sophie: "Alors même, avait dit l'impératrice, Frédéric à Guillaume, que ta sœur parlerait de se faire juive, elle en a le droit et cela ne te regarde pas" Guillaume II partageait à peu cette façon de voir qu'il déclara à Waldersee: "Si Sophie change de religion sans que je l'y autorise, je lui interdrai le sol prussien."  
 Il faut croire que tout s'arrangea par la suite. La princesse Sophie abjura, mais, remarqua son frère en faisant, pour son compte, l'espionne au bon moment.

## VIEILLE COUTUME

Il subsistait encore, à la fin du XVIIIe siècle à Mandœuvre, près de Montbéliard, une épreuve judiciaire d'un genre singulier.  
 L'oraquin vol avait été commis dans le village, tous les habitants étaient sommés de se rassembler sur la place de l'Eglise, le dimanche suivant, après vêpres. Là, le maire de l'endroit ordonnait au voleur de restituer l'objet ou l'argent volé et d'ester, pendant six mois la société des honnêtes gens.  
 Si le coupable persistait à ne pas se montrer, on procédait à l'épreuve du bâton et un des notables, tenant chacun le bout d'un bâton, l'élevait assez haut pour qu'on pût passer dessous; et les assistants devaient tous, sans exception, de filer sous cette arcade improvisée.  
 Telle était la terreur superstitieuse inspirée par cette cérémonie qu'il n'y avait pas d'exemple qu'un coupable eût osé s'y soumettre. Il s'attendait tant qu'il pouvait et finissait par rester seul, sans oser faire un pas, forcé d'avouer ainsi tacitement son délit.

## HEUREUX ESSAI D'UN HELICOPTERE A DEUX PLACES

Dayton.—Un Roumain, nommé de Bethash, dit depuis de nombreuses années travaillant à confectionner un appareil plus lourd que l'air, a fait, aujourd'hui, pour la première fois dans l'histoire de l'aviation, l'essai d'un hélicoptère à deux places.  
 Il a réussi à s'élever tout seul, verticalement, et a tenu de l'ordre d'un mètre, et est redescendu sans difficulté. Il a renouvelé cette expérience plusieurs fois avec deux hommes à bord.

## Autour du Clocher

Dans une rue de village, en Normandie, deux commerçants bavardent sur un banc, contre le presbytère. L'une, la grosse, c'est la veuve Paumelle; l'autre, la grande sèche, c'est Mlle Euphrasie, la bonne du curé. Albert et Augustin, qui sont aux armées; Albert sert au train des équipages; il conduit des voitures de ravitaillement et ne se fait pas de bile; le vrai portrait de sa mère, au physique comme au moral. Augustin, au contraire, est un casse-cou, un rieur-tout, le vrai portrait de défunt son père, comme une goutte d'eau ressemblait à une autre goutte d'eau.  
 —C'est tel que j'avais l'idée, mam'zelle Phrasie. Sans atteindre son âge, ni sa classe, il s'est engagé dans l'infanterie, quoique délicat; j'ai jamais pu l'en opposer.  
 Mam'zelle Phrasie n'en a pas moins à raconter, il n'y a pas que les jeunes gens du patelin qui ont fait leur devoir.  
 —Monsieur le curé, lui aussi, l'avait fait l'œuvre le jour où il s'en est allé rejoindre. Il est parti François, le cœur pour la messe de Pâques, le cœur souriant; il chantait avec ses paroissiens qu'il appelait "mes camarades!" Je ne vis plus depuis c't'heure.  
 —Moi! itou... Encore votre maître, il est calme, sérieux, tandis que le mien, c'est l'excitabilité en personne, un vrai vol-cervier, il me fait mourir à petit feu. Il parait que les Boches lui donnent la charité, mais il les déteste, et il s'égare et après mille tours et détours, il s'en revient sain et sauf avec les renseignements voulus. C'est ainsi qu'on l'a nommé caporal.  
 —Caporal! reprend la servante avec admiration, y a pas de mal à ça, M. le curé, lui, n'est que simple soldat.  
 —J'vous le dis, mam'zelle Phrasie, Gustin est trop sans-souci... Tenez, je viens de recevoir une lettre de lui, j'ose point la lire, il va encore me tourner les sangs. Ces après Gustin, il m'effraie péror.  
 —On dit ça! On dit ça! et on n'en pense pas un mot... Et revoir, m'me Paumelle, il est temps que je commence ma soupe.  
 —Att'y l'heure!  
 Comme la bonne du curé rentrait chez elle, la veuve Paumelle s'en alla tricoter sur l'autre banc d'en face, celui qui est appuyé à sa maison.  
 Il n'y avait pas deux minutes que la porte du presbytère était fermée qu'elle se rouvrait; un grand dégingandé sortait de la maison, sous, collier relevé.  
 —Revenez vite! dit Phrasie au garçon...  
 Et la servante cria à la veuve Paumelle:  
 —J'envoie l'innocent promener "Sapeur." Depuis que le maître est parti, il ne trotte plus guère. Les bêtes, c'est comme les gens, il leur faut de l'air... Et votre lettre, vous ne la regardez point?  
 —J'en rigoles d'envie...  
 —Vous me la repasserez après, reprend la servante en réintégrant domicile.  
 M'me Paumelle, lâchant du coup la "bavurette" de son tablier, d'où elle extraya une enveloppe qu'elle ouvrit et lut, haletante.  
 A ce moment passa un poilu coiffé d'un casque maculé de boue et vêtu d'une capote déteinte à force d'être lavée par les pluies, et sur laquelle pendait une croix de guerre. Son cou était ciré et noirci par la hâle, une barbe grise et hirsute lui mangeait la face jusqu'aux yeux.  
 Sa même et son jeune en faisant un homme bien spécial, sûrement ses père et mère ne l'eussent pas reconnu; notre guerrier offrait le type populaire du poilu que rien n'étonne, qu'aucun événement n'embarrasse et qui ne "s'en fait plus".  
 La mère Paumelle venait d'achever la lecture de sa lettre. Elle regarda aussitôt autour d'elle comme si elle avait le désir de mettre quelqu'un au courant de ses affaires. Elle aperçut le soldat et lui parla:  
 —Vous v'la venu en permission, l'ami?  
 —Le poilu ne se troubla pas. —Comme vous vous voyez.  
 La Paumelle le considéra attentivement.  
 —V'la êtes donc du pays?  
 —Oui donc.  
 —Où d'meurs-vous?  
 —Pas loin d'ici... Vous n'me r'mettez donc pas?  
 —Ma fine non, il en passe tant, et puis vous vous ressemblez tous.  
 —C'est vrai, sourit l'homme. Alors ça va toujours?  
 —Ça va. On attend, on patiente, les jours passent...  
 Le soldat acquiesça de sa bonne tête casquée et poileuse. Il avait remarqué en venant de la gare que rien n'était changé au pays, que les gens de l'endroit avaient fait fructifier les biens de la bonne terre...  
 La paysanne se demandait où elle avait vu ces yeux-là. C'étaient-y pas ceux de Pierre Rault, de la Roche-au-Val, ou ben Jean Martin, du Bourg-Puis... Mais une demande que lui fit l'inconnu l'inconnu l'arrêta net dans son jeu de probabilités.  
 —Vous lisez une lettre?  
 —Oui, de mon fils Gustin.  
 —Il va bien?  
 —Pardi! Il m'a dit même qu'on l'a cité à l'ordre de l'armée et qu'on lui a donné la croix... La croix à un garnement pareil. A-t-on jamais vu? Son général ne l'a-t-on jamais vu? Je n'en connais. Lisez, ça vous fixera tout à fait.  
 Le soldat lut attentivement...  
 Quand il eut fini, la Paumelle commenta:  
 —J'en dormirais pas de la nuitée... Qu'en pensez-vous?  
 —Je pense que tant qu'y en aura de cette trempe-là, tant mieux que ça vaudra pour le pays...  
 Il rendit la lettre, salua militairement la Paumelle qui se leva et disparut dans sa bicoque. Puis il s'en alla sonner en face, au presbytère.  
 Euphrasie vint ouvrir.  
 —Qu'est-ce que vous voulez, l'ami?  
 Le permissionnaire enroula le bémollement:  
 —S'il vous plaît, ma brave femme, je viens vous demander l'hospitalité en passant.  
 —L'hospitalité! Vous ne savez donc pas que je suis seule ici depuis que mon maître est parti mobilisé.  
 —Excusez! je viens précisément de sa part, il m'a dit que j'y serais bien reçu chez vous.  
 —De sa part! Ça ne m'étonne pas de lui. Depuis le début de la guerre les gens entrent ici comme dans un moulin. J'ai l'ordre de faire la charité, d'accueillir Pierre et Jacques, de ne rien refuser à personne. Alors c'est tantôt des réfugiés, tantôt des convalescents, tantôt des soldats de passage...  
 —Et ça vous donne du tintouin?  
 —Excusez, mon brave homme. Ça m'ennuie rapport à mon maître qui n'est pas riche et qui se ruine en bonnes œuvres, alors que tout augmente: le beurre, les œufs, la farine et tout. Mais puisqu'il vous a commandé de venir, entrez tout de même... On vous nourrira et on vous couchera comme les autres, pour l'amour du bon Dieu.  
 —Y a bon! ajouta le permissionnaire en s'installant sur le banc et en retirant sa moustache.  
 —On est à l'aise ici, dit-il en allongeant ses jambes, assez vergogne.  
 —J'vous crois, c'est le banc de monsieur le curé, s'écria la servante presque scandalisée; il s'essayait à tous les jours, au beau temps, à la tombée du soir.  
 —Il déclara:  
 —Dites-moi, la mère, vous me ferrez manger une bonne soupe aux choux, aux pommes de terre et aux poireaux. Vous savez, cette soupe mijotée à souhait et trempée à point que vous réussissez si bien d'habitude et dont votre maître m'a parlé. J'le connais, il est gourmand comme un caïstou.  
 —La soupe préférée de monsieur! Vous n'y pensez pas!  
 —J'y pense sérieusement, comme je pense aussi coucher dans sa chambre et dans son lit, il me l'a bien commandé. Je le connais, il aime ses aïeux dans le gourgbi.  
 —Dans le lit de mon maître! Vous vous moquez. Personne n'y a jamais couché et n'y couchera que lui. Vous entendez?  
 —J'entends, mam'zelle Euphrasie.  
 La servante le regarda avec des yeux arrondis de stupeur.  
 —V'la que vous savez mon nom, à présent!  
 —Y m'a tout dit. Vous tracasiez pas... Je sais encore bien autre chose. Mon ami le curé m'a prié de vous demander ce que vous avez fait de vos économies: les cinquante louis d'or que vous cachiez naguère au fond de votre armoire à linge, dans un pot de grès...  
 —Ça, par exemple!  
 —Je parle que vous avez négligé de les échanger à la caisse de M. le percepteur, et d'accomplir ainsi votre devoir patriotique.  
 —Vous êtes donc le diable!  
 —Y a pas d'offense! répondit le poilu en riant, car je dois avoir l'air du diable qui sort d'une boîte, avec une barbe noire et blanche.  
 Elle se recula apeurée, tremblante. Sa main dessina un rapide signe de croix.  
 A ce moment, l'innocent rentrait avec "Sapeur," le griffon tira si fort sur sa laisse que l'innocent du collier sauta; la bête s'élança d'un bond sur la permissionnaire, comme pour le dévorer.  
 Erreur, il lui léchait la figure, frétillement de la queue, riant d'allégresse. L'innocent riait bêtement, remuait la tête et articulait des sons rauques, signe de grand joie.  
 —Bravo, Sapeur! s'écria le soldat; bonjour, l'innocent!  
 La servante n'en revenait pas. Elle balbutia:  
 —Vous connaissez donc aussi le chien et l'idiot.  
 —C'est à-dire que le brave chien et le pauvre idiot, plus malins que vous, m'ont reconnu du premier coup. Ce qui prouve qu'à Saint-Martin-sur-Vire les bêtes et les simples d'esprit sont plus clairvoyants que les gens.  
 Cette fois, la bonne femme, ahurie, médusée, leva les bras au ciel.  
 —C'est-y Dieu possible! Alors c'est donc vous qui êtes là, monsieur le curé? Vous que je prenais pour le diable!  
 —Oui, c'est moi, en revenant en os, ma brave Euphrasie, chère et en os, ma brave presbytère pour huit jours. Va me préparer ma soutane numéro un!  
 Et pendant que sa servante répétait lamentablement: "J'ai suis t'y bête! J'ai suis t'y bête!" M. le curé de Saint Martin-sur-Vire rentrait dans sa calme demeure pour enlever son casque, se dépouiller de sa capote et se voir de sa soutane neuve. Comme il avait de l'instruction, il songeait au vieil Ulysse qui, de retour de la guerre de Troie, ne fut reconnu que de son berger et de son chien, et il sourit dans sa grande barbe de poilu d'être pareil à un héros d'Homère...  
 Tout à coup le village entendit la cloche de l'église qui sonnait joyeusement.  
 L'innocent était allé tirer la corde qui descend du clocher et qui pend contre la colonne du bénitier.—Maurice Vauclair.

## Faits Divers

A la suite de nombreuses conférences qui viennent de tenir à Moscou les leaders des Soviets, il a été définitivement décidé que, sous aucun prétexte, la Russie n'interviendrait dans la question de la Ruhr et du Proche-Orient. L'armée rouge ne recevra l'ordre de se mettre en mouvement que si une puissance européenne attaquait la Russie.  
 A la chambre haute des Etats-Unis, le sénateur Fletcher, de la Floride, a justifié, par des faits, la politique des réparations poursuivie par la France et a déclaré que la France avait parfaitement le droit d'agir comme elle le fait, étant donné la mauvaise volonté de l'Allemagne occupée.  
 Les journaux rappellent avec plaisir les paroles prononcées par le fameux inventeur Edison, lors de son soixante-dixième anniversaire. Ils rendent hommages à cet illustre Américain qui a su exprimer sa pensée par cette phrase lapidaire: "J'approuve complètement la politique actuelle de la France devant passer à l'action et les Français font, en ce moment, avec simplicité, une opération d'affaires dont on n'a pas lieu de s'inquiéter."  
 La situation critique existant dans les relations entre la France et l'Allemagne empêche l'administration américaine d'offrir ses services de médiation pour le moment.  
 L'occupation de la vallée de la Ruhr par les troupes françaises rendra impossible aucune guerre de revanche sur les boches.  
 Les nouvelles d'Europe présentent la situation actuelle comme étant très compliquée. Les Français font toujours de grands progrès dans leur marche à travers la vallée de la Ruhr, mais rencontrent à chaque pas une résistance sournoise et bien hardie, qui pourrait bien amener une nouvelle guerre. Les Etats-Unis semblent ne pas vouloir se mêler de ce galimatias, et l'Angleterre non plus. Que va-t-il arriver? Le temps seul nous l'apprendra.  
 Les radicaux turcs sont en faveur d'une nouvelle guerre. Les navires de guerre français et anglais dans le port de Smyrne attendent le premier signal pour ouvrir le feu et riposter à l'attaque prévue des Turcs.  
 La révolution gronde à Rome contre le gouvernement fasciste. Des preuves de complot contre le gouvernement de Mussolini sont découvertes journellement.  
 Les Allemands ont la conviction que la France va étendre son occupation, et ce n'est un secret pour personne que les autorités belges engage la France à adopter, dans la Ruhr, la politique mise à exécution en Belgique par les Allemands. D'après cette méthode, les maires allemands et autres officiers seraient mis à mort s'ils refusaient d'obéir aux ordres de nos autorités d'occupation.  
 Les officiers et les membres de l'"American Field Service" ont envoyé au président Millerand un message pour l'assurer que la France aura leur appui en cas où elle serait obligée de combattre encore une fois pour défendre ses droits. Cette offre sera pour la France connue un véritable reconfort. Elle la consolera de bien des critiques malveillantes et injustes.  
 Sofia.—Après le départ la semaine dernière du représentant diplomatique russe, M. Petricof, le gouvernement bulgare a créé un comité spécial pour la protection des réfugiés russes qui dépendra directement de la présidence du conseil. Le comité, composé de six membres, notamment Mgr Stephaens, l'archevêque de Sofia, M. Bulgares, l'écrivain T. Koufouf et le chef de la section politique du ministère des Affaires Etrangères, M. Potkoff, et trois Russes, l'évêque Séraphime, le professeur universitaire Bazanof et le Prince Lobanoff-Rostovaki, aura son siège à la légation de Russie.  
 Le président du Conseil, M. Stum-boulski, a reçu les membres Russes du comité, et leur a déclaré que dorénavant toute persécution des Russes en Bulgarie sera suspendue et que l'action de la délégation de la Croix Rouge soviétique sera limitée. Elle n'aura à s'occuper que des Russes désiraient être rapatriés. Le préfet de police a prescrit aux commissaires de faciliter la vie et le séjour des réfugiés.  
 Comme il avait de l'instruction, il songeait au vieil Ulysse qui, de retour de la guerre de Troie, ne fut reconnu que de son berger et de son chien, et il sourit dans sa grande barbe de poilu d'être pareil à un héros d'Homère...  
 Tout à coup le village entendit la cloche de l'église qui sonnait joyeusement.  
 L'innocent était allé tirer la corde qui descend du clocher et qui pend contre la colonne du bénitier.—Maurice Vauclair.